Julio Cortazar

Histoires des Cronopiens et des Fameux

Dessins de Pierre Alechinsky

Vol. Vingt-quatre

Coll. Les Poquettes volantes

Daily-Bul

Julio Cortazar

Histoires des Cronopiens et des Fameux

Dessins de Pierre Alechinsky

Vol. Vingt-quatre

Coll. Les Poquettes volantes

Daily-Bul

VOYAGES

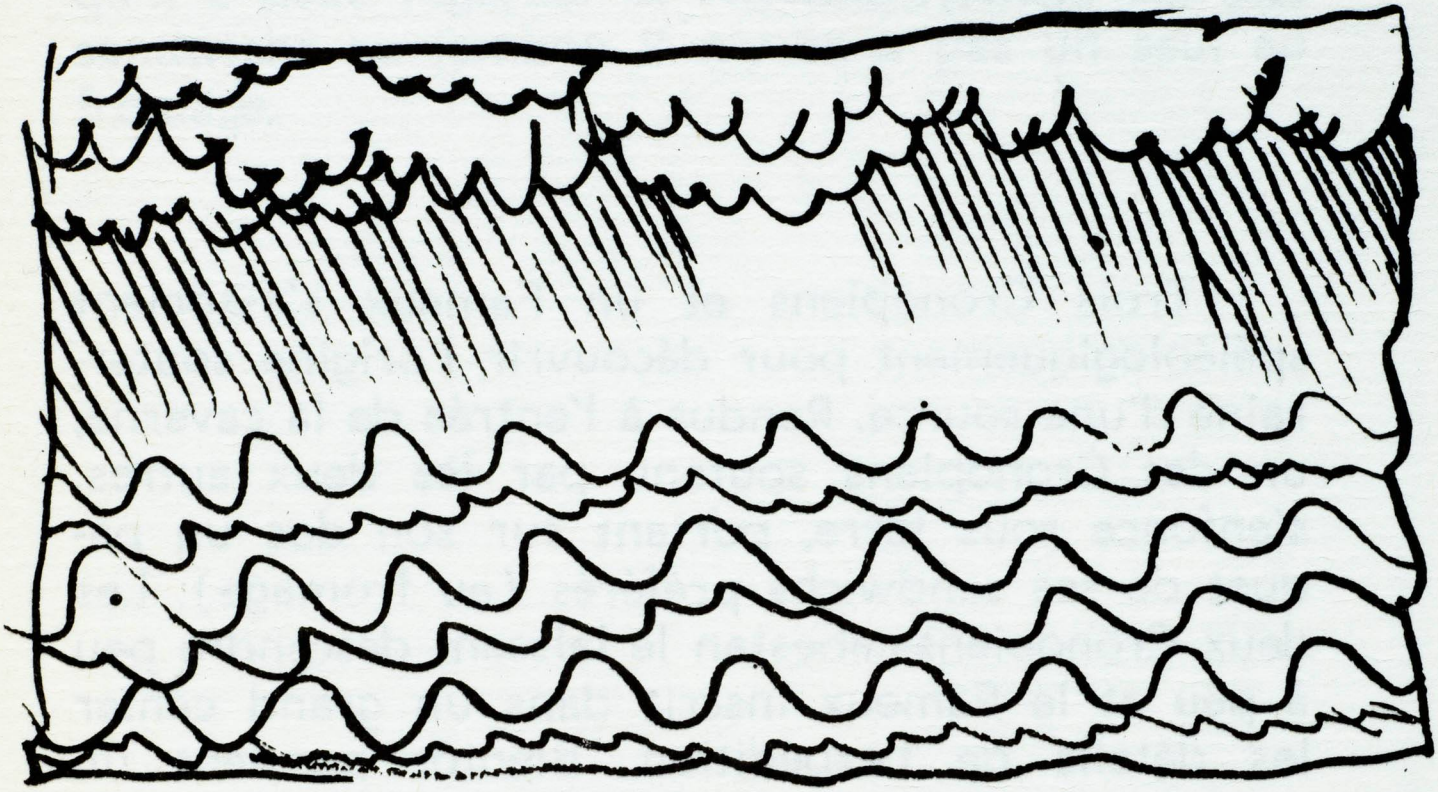
Quand les Fameux sont en voyage, la coutume veut, lorsqu'ils passent la nuit dans une ville, qu'ils agissent comme suit : un Fameux va à l'hôtel et s'assure prudemment des prix, de la qualité des draps et de la couleur des tapis. Le second se transporte au commissariat et dresse un acte déclarant les meubles et immeubles des trois Fameux ainsi que l'inventaire du contenu de leurs valises. Le troisième va à l'hôpital et recopie les listes des médecins de garde avec leurs spécialités.

Ces précautions prises, les voyageurs se retrouvent sur la grande place de la ville, se communiquent leurs observations, et entrent au café pour boire l'apéritif. Mais auparavant ils se prennent par la main et dansent en rond. Cette danse reçoit le nom de « Jubilation des Fameux ».

Quand les Cronopiens vont en voyage, ils trouvent les hôtels bondés, les trains déjà partis, il pleut à hurler, et les taxis ne veulent pas les ac-

cepter ou leur réclament des prix exorbitants. Les Cronopiens ne se découragent pas car ils croient fermement que ces choses-là arrivent à tout le monde, et à l'heure de dormir, ils se disent les uns aux autres : « La belle ville, ah la très belle ville ». Et ils rêvent toute la nuit que dans la ville il y a de grandes fêtes et qu'ils y sont invités. Le lendemain, ils se lèvent très contents, et c'est ainsi que voyagent les Cronopiens.

Les Espérances, sédentaires, se laissent voyager par les choses et les hommes, elles sont comme les statues qu'il faut aller voir puisqu'elles ne se dérangent pas.



LES EXPLORATEURS

Trois Cronopiens et un Fameux s'associent spéléologiquement pour découvrir l'origine souterraine d'une source. Rendus à l'entrée de la caverne, un des Cronopiens soutenu par les deux autres, s'enfonce sous terre, portant sur son dos un paquet de ses sandwichs préférés (au fromage). Les deux Cronopiens-cabestan le laissent descendre peu à peu et le Fameux inscrit dans un grand cahier les détails de l'expédition. Bientôt parvient un message du Cronopien : furieux parce qu'on s'est trompé et qu'on lui a donné des sandwichs au jambon. Il secoue la corde et exige qu'on le remonte. Les Cronopiens-cabestan se consultent affligés mais le Fameux se dresse de toute sa terrible stature et dit NON avec tant de violence que les Cronopiens lâchent la corde et courent le calmer. Ils s'y employaient encore quand parvient un autre message : le Cronopien est tombé juste sur le jaillissement de la source et, de là-bas, il clame que tout va mal, au milieu des injures et des larmes il signale que les sandwichs sont tous au jambon et

qu'il a beau regarder et regarder, parmi tous ces sandwichs au jambon il n'y en a pas un seul au fromage.

COMMERCE

Les Fameux avaient monté une fabrique de tuyaux d'arrosage et ils y employèrent de nombreux Cronopiens à l'enroulage et au dépôt. A peine les Cronopiens furent-ils sur les lieux, qu'ils furent saisis d'une exultante allégresse. Il y avait des tuyaux verts, rouges, bleus, jaunes et violets. Ils étaient transparents, et, pendant les essais, on voyait courir l'eau avec toutes ses bulles et parfois un insecte étonné. Les Cronopiens commencèrent à pousser de grands cris et ils voulaient danser trègue et danser catale au lieu de travailler. Les Fameux se mirent en colère et appliquèrent immédiatement les articles 21, 22 et 23 du règlement intérieur. Afin d'éviter la répétition de tels faits.

Comme les Fameux sont très négligents, les Cronopiens attendirent des **circonstances favorables** et chargèrent quantité de tuyaux sur un camion. Lorsqu'ils rencontraient une petite fille dans la rue, ils coupaient un morceau de tuyau bleu et le

lui offraient pour qu'elle pût sauter au tuyau. Aussi, à tous les coins de rue, on voyait naître de très belles bulles bleues transparentes, avec une petite fille dedans qui semblait un écureuil dans sa cage. Les parents des petites filles auraient bien voulu leur prendre le tuyau pour arroser le jardin mais les Cronopiens, toujours malins, les avaient percé de tous côtés de sorte que l'eau s'y brisait en mille morceaux et ne servait à rien. A la fin, les parents se lassaient et les petites filles allaient au coin de la rue et sautaient et sautaient.

Avec les tuyaux jaunes, les Cronopiens ornèrent divers momuments, et avec les tuyaux verts, ils tendirent des pièges à la mode africaine en pleine roseraie pour voir les Espérances y tomber une à une. Autour des Espérances tombées, les Cronopiens dansaient trègue et dansaient catale, et les Espérances leur reprochaient leur forfait en criant :

— Cruels Cronopiens ! Cronopiens cruels !

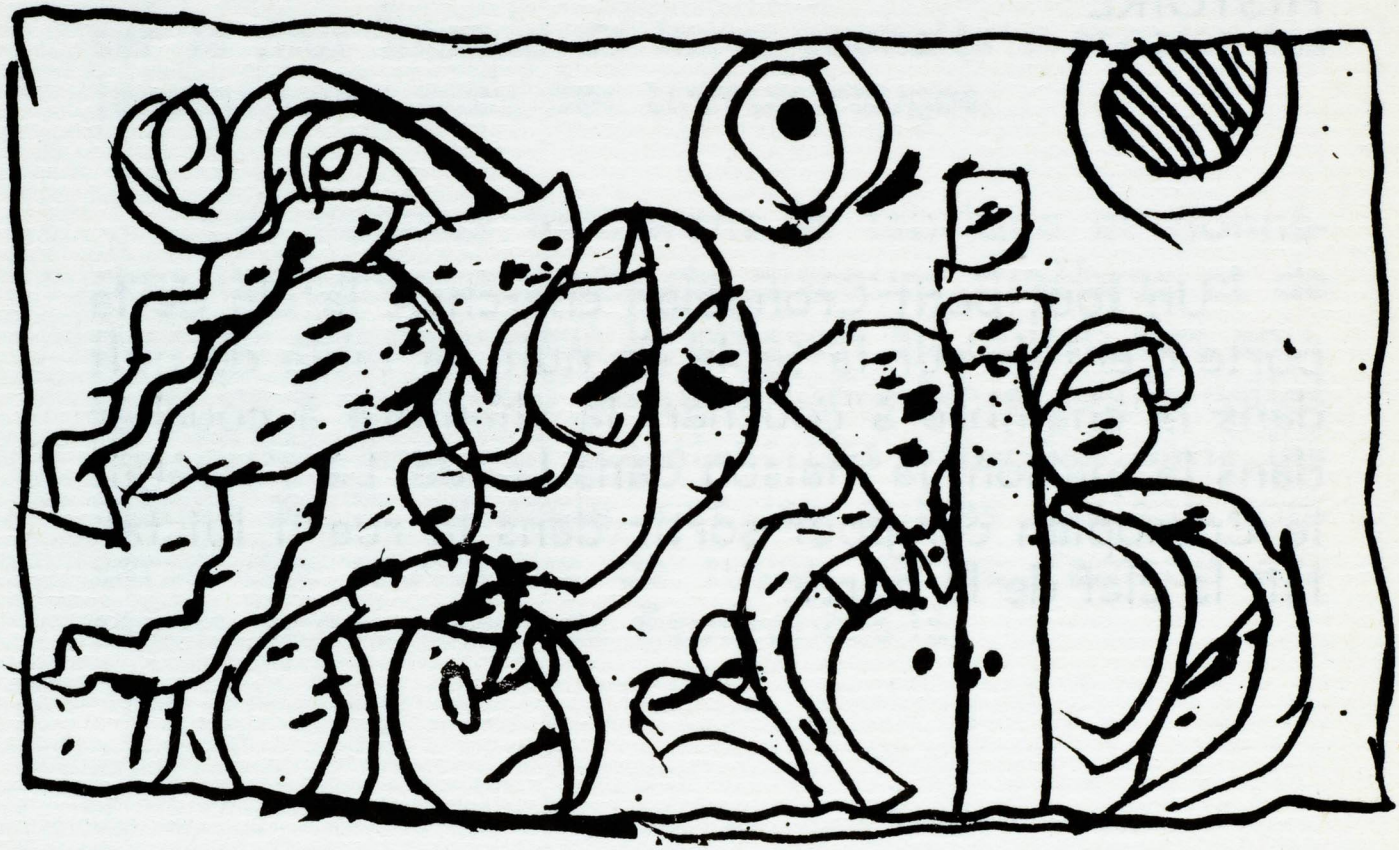
Les Cronopiens qui ne voulaient aucun mal aux Espérances, les aidaient à se relever et leur offraient des morceaux de tuyau rouge. Ainsi les

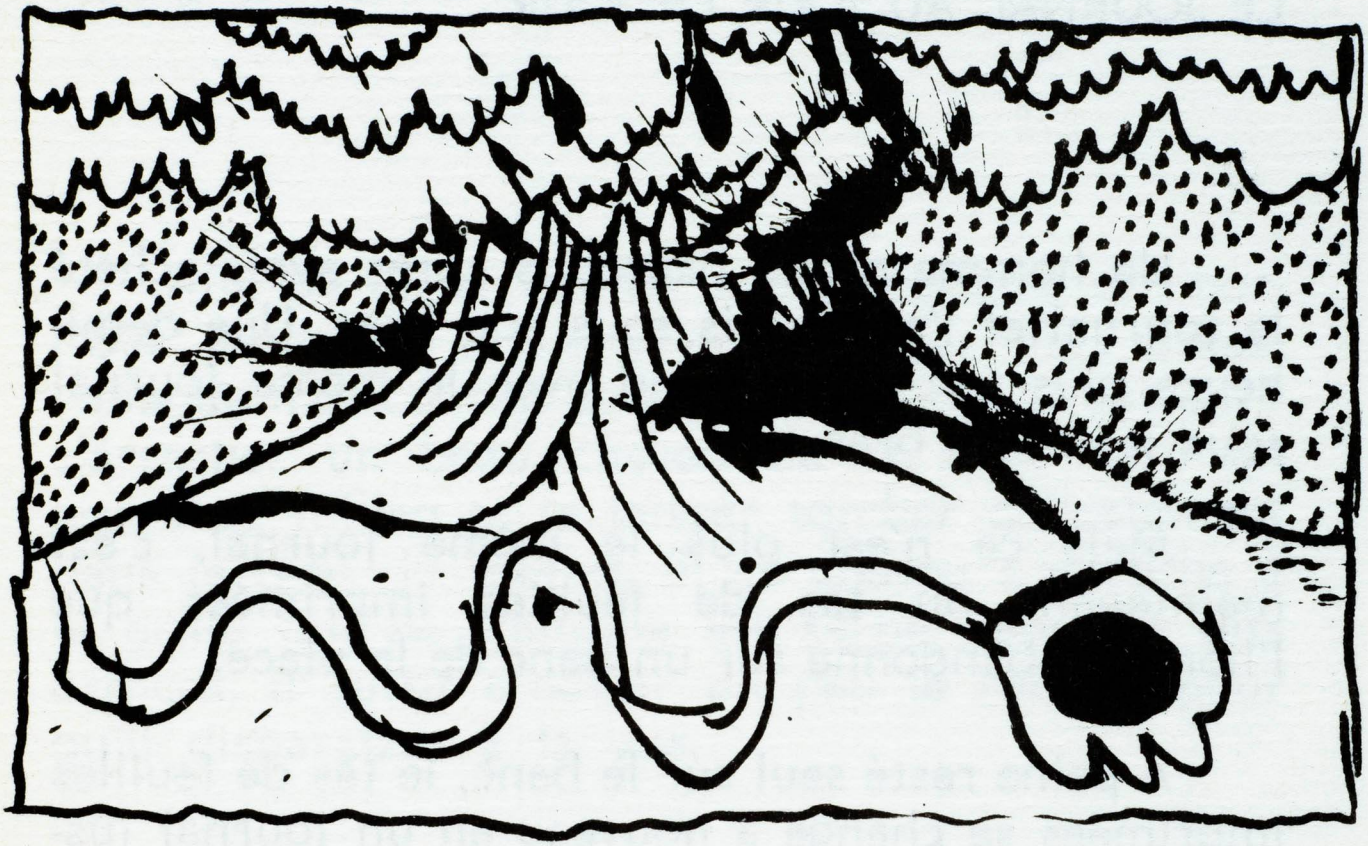
Espérances purent-elles rentrer chez elles et réaliser le plus intense de leurs souhaits : arroser les jardins verts avec des tuyaux rouges.

Les Fameux fermèrent la fabrique et donnèrent un banquet plein de discours funèbres et de garçons qui servaient le poisson au milieu des soupirs. Ils n'invitèrent aucun Cronopien et seuls celles des Espérances qui n'étaient pas tombées dans les pièges de la roseraie, car les autres avaient conservé des morceaux de tuyau et les Fameux s'étaient fachés avec ces Espérances-là.

HISTOIRE

Un tout petit Cronopien cherchait la clé de la porte d'entrée sur la table de nuit, la table de nuit dans la chambre à coucher, la chambre à coucher dans la maison, la maison dans la rue. Là s'arrêtait le Cronopien car pour sortir dans la rue il lui fallait la clef de la porte.





LE JOURNAL AU JOUR LE JOUR

Un homme prend l'autobus après avoir acheté le journal et l'avoir mis sous son bras. Une demi-heure plus tard, il descend avec le même journal sous le même bras.

Mais ce n'est plus le même journal, c'est maintenant un tas de feuilles imprimées que l'homme abandonne sur un banc de la place.

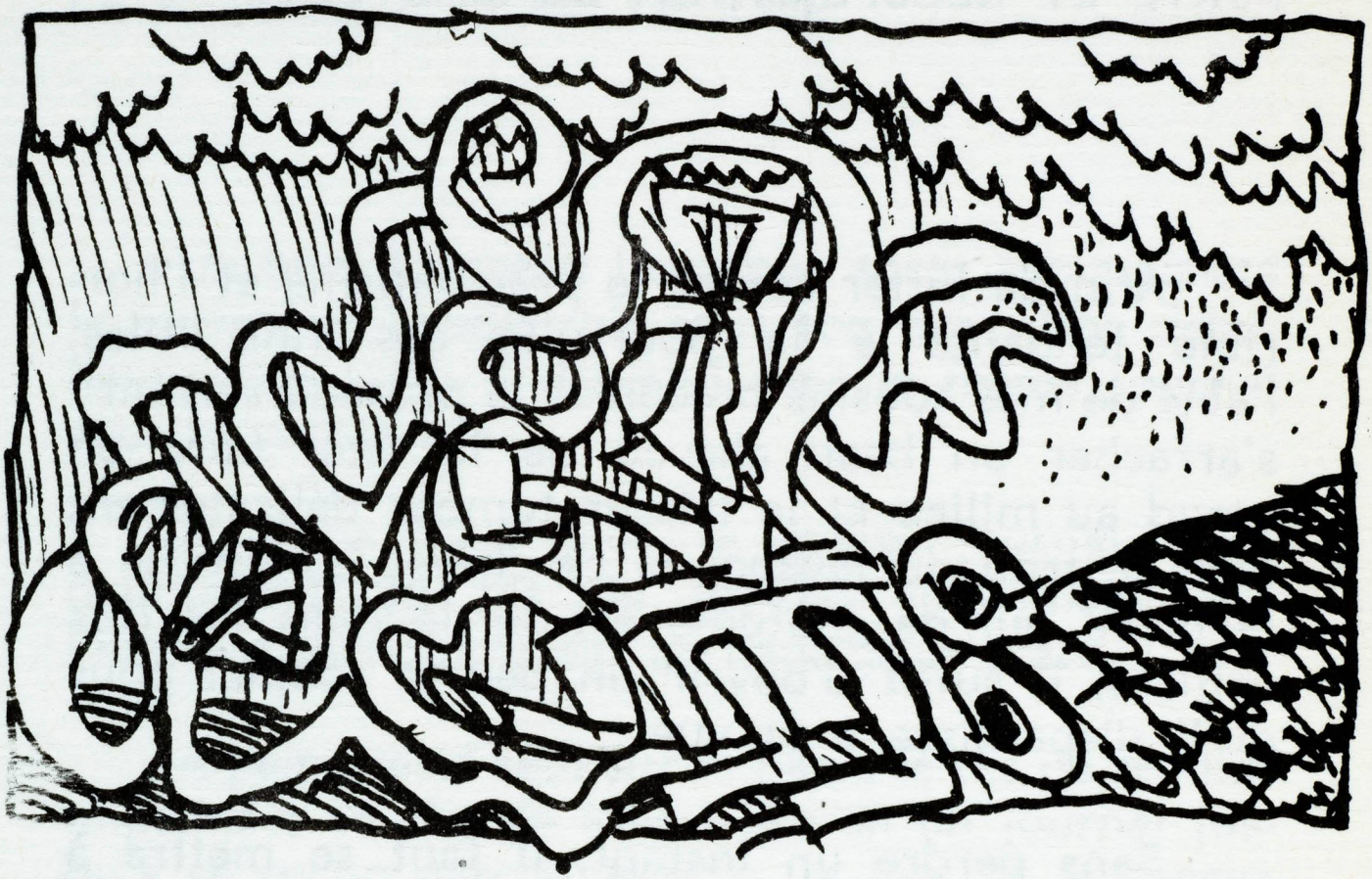
A peine resté seul sur le banc, le tas de feuilles imprimées se change à nouveau en un journal jusqu'à ce qu'un garçon le voie, le lise, et le repose transformé en un tas de feuilles imprimées.

A peine resté seul sur le banc, le tas de feuilles imprimées se change à nouveau en un journal, jusqu'à ce qu'une vieille femme le trouve, le lise et le repose, transformé en un tas de feuilles imprimées. Elle se ravise et l'emporte et, chemin faisant, elle s'en sert pour envelopper un demi-kilo de blettes, ce à quoi servent les journaux après avoir subi ces excitantes métamorphoses.

PERTE ET RECUPERATION DU CHEVEU

Afin de lutter contre le pragmatisme et l'horrible tendance à la poursuite des fins utiles, l'aîné de mes cousins préconise le procédé suivant : s'arracher un beau cheveu de la tête, faire un nœud au milieu et le laisser tomber délicatement dans le trou du lavabo. Si ce cheveu s'accroche à la grille qui de coutume est sertie dans les dits orifices, il suffit d'ouvrir un peu le robinet pour qu'il disparaisse à la vue.

Sans perdre un instant, il faut se mettre à l'œuvre pour récupérer le cheveu. La première opération se borne au démontage du siphon du lavabo pour voir si le cheveu n'est pas resté accroché à la rugosité du tuyau. Si on ne l'y trouve pas, il faut ouvrir la section du tuyau qui va du siphon au conduit de descente principal. Il est certain que là vont apparaître de nombreux cheveux et qu'il faudra compter sur l'aide du reste de la famille pour les examiner un à un et rechercher le nœud. S'il n'apparaît point, un problème inté-

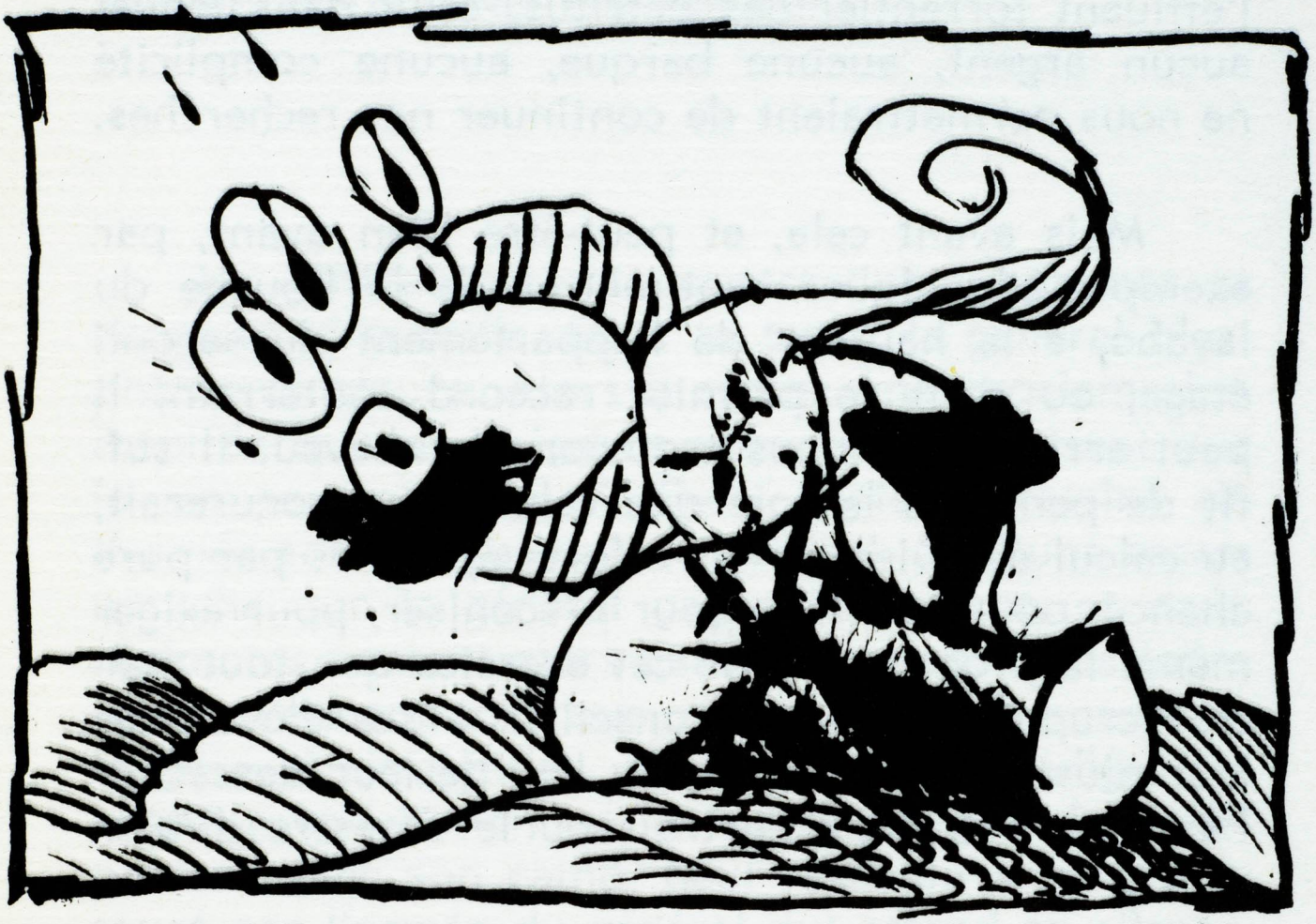


ressant se posera, celui de démolir le conduit jusqu'au rez-de-chaussée, mais cela implique d'autres sacrifices, car pendant huit ou dix ans il faudra travailler dans un ministère ou dans une maison de commerce pour réunir l'argent nécessaire pour acheter les quatre appartements sis au-dessous de celui de l'aîné de mes cousins, et ce, en ayant pendant tout le temps qu'on travaillera, l'extrême désavantage de ne pouvoir écarter le pénible sentiment que le cheveu n'est plus dans le conduit et qu'il faudrait un hasard bien improbable pour qu'il soit resté accroché à quelque écaille rouillée du tuyau.

Viendra le jour où nous pourrons casser les tuyaux de tous les appartements, et des mois durant nous vivrons entourés de bassines et autres récipients pleins de cheveux mouillés, ainsi que d'assistants et de mendiants que nous paierons généreusement pour qu'ils recherchent, séparent, classifient et nous apportent tout ce qui peut être cheveu, afin de parvenir à la certitude désirée. Si le cheveu n'apparaît point, nous nous engagerons dans une étape beaucoup plus vague et compliquée, parce que la section suivante nous amène aux grands cloaques de la ville. Après avoir acheté un

habit spécial, nous apprendrons à nous glisser sous les voûtes d'égout aux heures avancées de la nuit, armés d'une lanterne puissante et d'un masque à oxygène, et nous explorerons les galeries, petites et grandes, aidés si c'est possible par des individus de la pègre avec lesquels nous nous serons mis en relation et à qui nous devrons donner une grande partie de l'argent que nous gagnons pendant le jour dans un ministère ou une maison de commerce.

Très fréquemment, nous aurons l'impression d'être parvenus au terme de notre tâche, parce que nous trouverons (ou qu'on nous apportera) des cheveux semblables à celui que nous cherchons; mais comme on ne connaît aucun cas de cheveu qui ait un noeud en son milieu sans l'intervention d'une main humaine, nous finirons presque toujours par constater que le noeud en question est un simple grossissement du cheveu ou un dépôt de silicate ou d'un oxyde quelconque produit par un long séjour sur une surface humide. Il est probable que nous avancerons ainsi, à travers diverses galeries petites et grandes, jusqu'à l'endroit où plus personne ne voudra pénétrer : le grand collecteur qui va droit vers le fleuve,

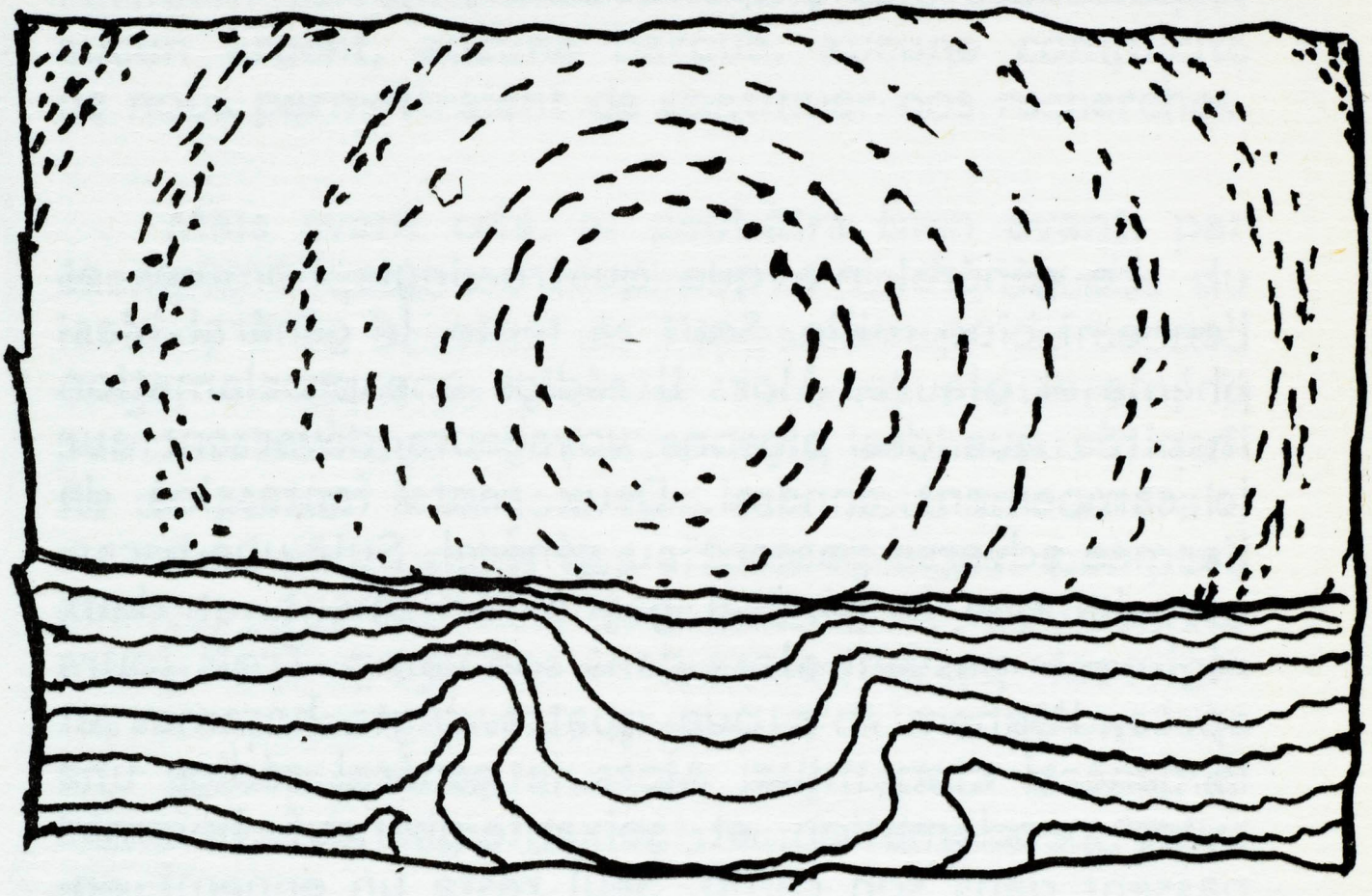


l'effluent torrentiel des détritus, celui dans lequel aucun argent, aucune barque, aucune complicité ne nous permettraient de continuer nos recherches.

Mais avant cela, et peut-être bien avant, par exemple à quelques centimètres de la bouche du lavabo, à la hauteur de l'appartement du second étage, ou dans le premier raccord souterrain, il peut arriver que nous trouvions le cheveu. Il suffit de penser à la joie que cela nous procurerait, au calcul éblouissant des efforts épargnés par pure chance, pour justifier, pour préconiser, pour exiger même la propagation de cet exercice que tout maître scrupuleux devrait conseiller à ses élèves dès leur plus tendre enfance, au lieu de leur dessécher l'âme avec la règle de trois ou le désastre d'Azincourt.

THÈME POUR UNE TAPISSERIE

Le général n'a que quatre-vingts hommes et l'ennemi cinq mille. Sous sa tente, le général blasphème et pleure. Alors il rédige une proclamation inspirée que des pigeons voyageurs déversent sur le campement ennemi. Deux cents fantassins de l'armée adverse passent au général. Suit une escarmouche que le général gagne facilement, et deux régiments passent alors dans son camp. Trois jours après, l'ennemi n'a que quatre-vingts hommes et le général cinq mille. Alors le général rédige une autre proclamation et soixante-dix-neuf hommes passent dans son camp. Seul reste un ennemi, entouré par l'armée du général qui attend en silence. La nuit s'écoule et l'ennemi n'a pas rallié le camp. Le général blasphème et pleure sous sa tente. A l'aube, l'ennemi dégaine lentement son épée et avance vers la tente du général. Il entre et le regarde. L'armée du général part en débandade. Le soleil se lève.



PREAMBULE AUX INSTRUCTIONS POUR LE REMONTAGE D'UNE MONTRE

Penses-y bien : lorsqu'on t'offre une montre, on t'offre un petit enfer fleuri, une chaîne de roses, une geôle d'air. On ne t'offre pas seulement la montre, — joyeux anniversaire, j'espère qu'elle te fera de l'usage, elle est de bonne marque, suisse, à ancre et à rubis —, on ne t'offre pas seulement ce minuscule pic-vert que tu attacheras à ton poignet et que tu promèneras avec toi. On t'offre, — on l'ignore, le plus terrible c'est qu'on l'ignore —, on t'offre un nouveau morceau fragile et précaire de toi-même, une chose qui est toi mais qui n'est pas ton corps, qu'il faut attacher à ton corps par son bracelet comme un petit brassard désolé pendant à ton poignet. On t'offre la nécessité de la remonter tous les jours, l'obligation de la remonter pour qu'elle continue à être une montre ; on t'offre l'obsession de noter l'heure exacte dans les vitrines des bijouteries, aux annonces de la radio, à l'horloge parlante. On t'offre la peur de la perdre, de te la faire voler, de la laisser tomber par terre et

de la casser. On t'offre sa marque, et l'assurance que c'est une marque meilleure que les autres, on t'offre la tendance à comparer ta montre aux autres montres. On ne t'offre pas une montre, c'est toi le cadeau, c'est toi qu'on offre pour l'anniversaire de la montre.

JULIO CORTAZAR

Vingt-quatrième volume de la collection

Les Poquettes Volantes

Cet exemplaire porte le numéro

№ 529

Tirage limité à 1.000 exemplaires

Daily-Bul, 8, rue Pastur, La Louvière (Belgique)
D/1968/0799/3